

grégory
le floch

de parcourir le monde
et d'y rôder

GRÉGORY LE FLOCH

DE PARCOURIR LE MONDE ET D'Y RÔDER

Tout commence quand le narrateur trouve une chose par terre, dans la rue. Une chose? Quelque chose, de forme ovale, à la fois mou et dur, qu'il ne parvient pas à identifier mais qu'il prend dans le creux de sa main. Dès lors, la machine est lancée: il faut retrouver le propriétaire de cet objet et plus encore, réussir à lui donner un sens.

Jeté dans une étrange divagation qui le mène à travers de nombreux pays, le héros rencontre un cirque de monstres, un ange rose et blanc aux manières brusques, un groupe de juifs en quête d'utopie et des mères qui jettent leurs enfants par les fenêtres. Mais le monde a une multiplicité de réponses à offrir, et rien ne semble dissiper le doute. La recherche bute et se relance à chaque nouvelle rencontre, à chaque nouveau hasard. Car ceux qu'il croise ont un point commun: ils ont tous un avis sur la question.

Avec *De parcourir le monde et d'y rôder*, Grégory Le Floch nous offre un roman où la quête de sens se vit dans un humour loufoque où les digressions et les demi-tours inattendus le disputent aux révélations improbables. Mais qu'on ne s'y trompe pas: cette drôlerie apparente recouvre peut-être une mélancolie plus essentielle.

Né en 1986, Grégory Le Floch est l'auteur de *Dans la forêt du hameau de Hardt* (Éditions de l'Ogre, 2019), roman pour lequel il a reçu la Bourse de la découverte de la fondation Prince Pierre de Monaco. Il vit et travaille à Paris.

DE PARCOURIR LE MONDE
ET D'Y RÔDER

GRÉGORY LE FLOCH

DE PARCOURIR
LE MONDE ET
D'Y RÔDER

Illustrations de María MEDEM

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

© Christian Bourgois éditeur, 2020
ISBN : 978-2-267-04304-4

© Éditions BUCHET CHASTEL, Paris, 1983
pour la traduction française de la citation de
Les Racines de la conscience de C. G. Jung
© Éditions ACTES SUD pour la traduction française
des citations de *Où je suis* d'Orly Castel-Bloom

Avertissement

Je savais que la hauteur à laquelle je vivais – le huitième étage – conjugée au bruit infernal de la circulation dans l’avenue empêchait toute voix humaine isolée de monter jusque chez moi – et inversement de descendre de chez moi jusque dans la rue, comme j’en avais fait l’expérience, quelques jours plus tôt, en insultant les passants de ma fenêtre sans qu’aucun d’entre eux ne daigne lever la tête et prêter attention aux efforts considérables et insensés que je déployais et qui m’avaient cloué au lit presque sans vie et le corps dévoré par la fièvre, le soir qui avait suivi –, et pourtant j’ai cru entendre quelqu’un hurler mon nom, puis un « Eh ! », ou un « Oh ! », qui m’a fait bondir et dévaler les huit étages de la tour, incapable de dire si j’allais étrangler ou embrasser celui qui m’avait appelé, et j’ai dévalé les marches, excité comme un chien à qui l’on a lancé une balle, je suis arrivé sur le trottoir brûlant, cherchant parmi ceux qui s’y trouvaient celui qui avait

bien pu m'appeler, quand une femme sans nez est passée devant moi.

Je l'ai suivie sur le trottoir, marchant à côté d'elle, fasciné par ces deux trous béants qui s'aplatissaient sur sa face ridée et sans relief, par ces deux grottes sombres que le soleil détestable en ce mois d'août, qui me cuisait les bras et la nuque – mais surtout les bras et le dos des mains –, ne parvenait pas à éclairer comme s'il avait pitié d'elle et refusait, par amour, de révéler aux yeux trop curieux des passants l'intimité grouillante et moite qui s'y dissimulait.

J'ai voulu l'arrêter pour lui dire combien j'étais jaloux de sa complicité avec le soleil et combien j'aurais aimé, moi aussi, qu'il me protège avec autant de précaution. Mais je lui ai lancé de loin et sur un ton de reproche :

— Salope !

Et je lui ai craché au visage.

J'ai trouvé la chose

Je marchais sur le trottoir, donc, empêché par la foule d'avancer, quand une chose au sol a attiré mon regard.

Je me suis penché, ai ramassé cette chose et l'ai approchée de mes yeux pour l'examiner. Mon cœur battait fort de ne pas savoir ce que je venais de découvrir et qui ressemblait – sans l'être – à une sorte de pièce de monnaie, molle et irrégulière, ou plutôt à un petit organe de souris, comme un estomac ou une rate. Je me suis dit que cette chose devait être un objet de valeur, un objet important, qu'un passant – pour tout un tas de raisons – venait de faire tomber de sa poche, et j'ai aussitôt arrêté la femme qui marchait devant moi pour lui montrer l'intérieur de mes mains.

— C'est à vous ?

Mais la femme ne m'a ni répondu ni regardé et, tout en s'écartant, elle a accéléré le pas pour s'éloigner¹.

1. J'ai bien conscience de l'impolitesse qu'il y a à interrompre un récit à peine commencé – d'autant plus que, par

J'ai observé la chose dans mes mains, presque idiot, le regard fixe, avant d'arrêter un autre passant.

— C'est à vous ?

Mais, comme la femme, l'homme s'est enfui, sans un mot ni un coup d'œil.

Immobile au milieu du trottoir, gênant malgré moi le passage, j'ai embrassé la rue d'un regard circulaire, à moins que ce ne soit l'avenue ou le boulevard, car dans ce quartier que j'habitais, il existait, réunis comme en un troupeau de moutons dont on ne parviendrait pas à reconnaître chaque bête si d'aventure elles nous étaient présentées une par une, une rue, une place, un boulevard, une impasse ainsi qu'une avenue portant tous le même nom, un nom absurde,

cette note, je ne compte pas apporter d'éléments nécessaires à sa compréhension ou à son développement —, si bien qu'il serait peut-être plus judicieux pour le lecteur de l'ignorer et de passer outre. Mais il me semble capital que soit formulée ici et de façon catégorique l'impardonnable culpabilité de cette femme qui, me voyant les mains tendues vers elle, n'a pas jugé bon de me répondre et, quand bien même elle n'aurait pas su, à l'instar de beaucoup d'autres dans la suite de mon récit, identifier la nature exacte de cette chose, elle aurait moralement dû me répondre, ne serait-ce que par un mot, et quand bien même elle n'aurait pas su lequel, elle n'avait qu'à en prononcer un, au hasard, plutôt que de m'infliger le silence et l'indifférence, car, en ne répondant rien et en ne me regardant pas, elle a ouvert en moi une faille, une béance qu'un humain ne devrait jamais ouvrir chez un autre humain, au risque d'en faire un monstre.

sans fondement, un nom incompréhensible, comme tombé du ciel : *Job*.

Cette homonymie avait pour conséquence de faire de mon quartier un labyrinthe. Ce n'est pas seulement que je confondais les noms et disais, pensais ou écrivais – j'écrivais peu de toute façon – *rue Job* en lieu et place de *boulevard Job*, mais c'est qu'entre toutes ces voies j'étais bien incapable de dire laquelle possédait une boîte aux lettres, laquelle descendait vers la gare, ou encore laquelle longeait le supermarché où je travaillais. Et chaque jour, je me perdais, n'apprenant rien de mes erreurs, échouant toujours là où je ne le voulais pas, ne comprenant rien ni au tracé ni à l'entremêlement de ces voies qui, dans mon esprit, parfois, ne cessaient de se croiser quand, de toute évidence et à d'autres moments, elles refusaient, le plus souvent, de donner l'une sur l'autre.

Cette confusion, à force d'habitude, était devenue ma façon de vivre. Et pourtant, alors que tout semblait indiquer que la chose que je venais de ramasser avait été jetée là, fortuitement, faute d'avoir trouvé une poubelle à proximité, comme si le regard en forme de cercle que j'avais dirigé sur la rue avait accroché à son passage une révélation, s'est imposée ce jour-là à moi l'idée qu'une obligation morale – émanant de la chose, ou de moi-même, ou possiblement d'ailleurs – m'imposait très impérieusement de restituer cette même chose à son propriétaire, sans quoi 1/ je ne serais plus un homme, 2/ le monde ne serait plus le monde, et finalement 3/ il ne me resterait plus qu'à retourner chez moi pour sauter du haut du huitième étage.

J'ai interrogé une dizaine de personnes, n'arrivant pour aucune d'entre elles à les intéresser à ce que je leur montrais, trouvant toutefois du réconfort dans l'idée que, si cette chose leur avait appartenu, elles l'auraient au moins reconnue et ne m'auraient pas ignoré. Mais l'indifférence des piétons a commencé à provoquer en moi une de ces crises qui, lorsqu'elles me prenaient tout en haut de ma tour, me faisaient dévaler les huit étages pour me jeter dans la foule, à la recherche d'un individu, mâle ou femelle – peu importe –, avec lequel je pourrais, en discutant, débattant, raisonnant, faire passer la crise, car ce n'est qu'en me frottant aux autres, en me vidant d'un excès de mots, que je suis toujours parvenu à m'en défaire. Mais il est illusoire de croire qu'une seule personne en soit capable et, bien que les journaux et les magazines crient à l'exceptionnalité de chacun, j'ai pu vérifier par moi-même que cette soupe-là n'était que de la foutaise, que les êtres sont souvent décevants et impuissants et qu'il faut bien une dizaine, et parfois même une vingtaine de personnes, pour réussir à éradiquer la crise, qui, ce jour-là, sans ces dix à vingt personnes auxquelles je me suis accroché, rebondissant de l'une à l'autre, m'aurait fait remonter mes huit étages pour, à cette occasion-ci encore, me jeter par la fenêtre².

2. J'ai lu depuis la « Contribution à la discussion sur le suicide » (1910) de Freud, qui tient la défenestration – tout comme la noyade et l'empoisonnement, au contraire des suicides par armes, substitut du pénis – pour un suicide des plus féminins, rejoignant un fantasme de l'accouchement. Je tiens à

À une femme en pantalon bleu roi qui traversait la rue – ou l'avenue ou le boulevard – Job, j'ai dit :

— L'époque dans laquelle nous vivons est terrible pour les gens comme moi et croyez bien que je fais tous les efforts du monde pour m'y adapter...

Elle m'a interrompu, un sourire sur les lèvres, l'air aimable, mais a dit, alors que je découvrais les écouteurs qui dégouлинаient de ses oreilles, qu'elle ne m'entendait pas et que, de toute manière, elle n'était pas intéressée.

J'ai compris que je n'obtiendrais rien du côté des passants et je me suis rué dans la boutique la plus proche de l'endroit où j'avais trouvé la chose. J'imaginai que dans cette boutique ils avaient très certainement vu ce qui s'était passé, et j'ai poussé la porte – c'était une boutique de lingerie pour femmes corpulentes dont la vitrine présentait des modèles de soutiens-gorge rouges sur des bustes en plastique blanc aux proportions hallucinantes qu'un papier de soie orange, froissé en nuages, tentait de rendre plus acceptables et moins atroces aux yeux des passants. J'ai cherché la vendeuse qui semblait le plus à même de m'aider – elle, étrangement, n'avait pas de seins – et me suis avancé vers elle, les paumes tendues et ouvertes, la chose exposée à l'intérieur. Sa réponse a été sans appel :

dire que je m'inscris en faux contre cette idée absurde et que je récuse le droit à quiconque de formuler à mon endroit une interprétation de la sorte.

— Désolée, monsieur, mais avec les mannequins dans la vitrine, on ne voit rien de ce qui se passe dehors.

Je suis sorti, j'ai arrêté le trafic et me suis précipité en face, dans une banque dont l'employé du guichet, à qui j'ai raconté ce qui venait de se passer, la chose dans le creux de mes mains, a fait un mouvement de tête ; un homme est apparu derrière moi, m'a saisi par l'épaule et m'a reconduit sur le trottoir.

J'ai continué à exposer la chose à tous ceux qui passaient en disant « Connard ! », « Pousse-toi ! », « Enculé ! » et à qui je répondais qu'il était absolument nécessaire qu'ils me viennent en aide car le propriétaire de cette chose – j'étais alarmé – devait être du quartier et que, si eux-mêmes vivaient ici, il s'agissait d'un de leurs voisins ou amis, privé de cette chose qui, je ne pouvais croire le contraire, avait certainement déjà été exhibée, que ce soit au cours d'un dîner ou d'une fête, car il était évident, leur disais-je alors que j'entendais encore autour de moi « Connard ! », « Pousse-toi ! », « Enculé ! », que cette chose ne faisait pas partie de celles qu'on oublie au fond d'un placard.

Mais plus le temps passait, plus je devais me rendre à l'évidence : celui qui avait perdu la chose avait continué sa marche et marchait encore dans le dédale des rues, si bien que les chances de le retrouver s'amenuisaient à mesure qu'il marchait et que ma crise augmentait, et j'ai saisi les bras des passants, les suppliant de s'arrêter pour identifier *une bonne fois pour toutes* la chose car leur œil, différent du mien, parviendrait peut-être à en identifier mieux que moi la nature, et

j'ai ordonné que l'on m'écoute, allant jusqu'à me jeter aux pieds d'un homme dont j'ai enlacé les genoux, criant que je venais de trouver, là, dans la rue, une chose qu'il fallait absolument restituer à son propriétaire, *absolument* ! Mais l'homme, sans un mot ni une grimace, s'est dégagé de mon étreinte, et a continué sa route.

En me relevant, j'ai compris que je devais effrayer les gens, j'ai donc pris le parti de la ruse : j'ai tapoté mon pantalon, rabattu sur le côté les cheveux qui me tombaient sur le front et donné à mon visage un air d'indifférence. Avec la démarche la plus naturelle, j'ai décidé d'entrer dans chaque magasin de la rue, de saluer et de présenter la chose, le tout très calmement.

Mais je me suis précipité. J'ai ouvert les portes, hurlant à l'intérieur, tendant la chose aux clients et aux vendeurs que je ne parvenais pas à distinguer les uns des autres, comme cette fillette, par exemple, dans une laverie, à qui je me suis adressé car je pensais qu'elle était la patronne – vu son air sérieux et détestable –, avant que son père me bouscule et me prévienne, de sa grosse voix de père, qu'il allait appeler la police. Je suis sorti en trombe, illuminé par cette idée, et j'ai couru dans la rue voisine où je savais que se trouvait un commissariat.

Mais ce jour-là, le commissariat n'y était pas. Il m'a fallu près d'une heure pour le retrouver. Lorsque j'ai passé la porte, on m'a dit de prendre un ticket au distributeur et de m'asseoir. J'ai obéi, satisfait de savoir qu'il ne me restait plus que quelques minutes avant de me mettre en règle avec ma conscience et

de me débarrasser de cette chose car, ici, j'en étais sûr, on m'aiderait, me suis-je dit en contemplant la chose dans le creux de mes mains entrouvertes comme on les tient entrouvertes quand on a recueilli un oisillon blessé ou un papillon aux ailes cassées qu'on a peur d'écraser entre ses doigts mais que l'on craint encore plus de voir s'envoler, si bien que l'on ne sait jamais si l'on tient ses mains trop ou pas assez serrées.

Quand mon tour est venu, j'ai marché vers le guichet, calmement, présenté la chose, calmement, et fait le récit de ce qui m'était arrivé depuis que l'on avait crié mon nom en bas de ma tour, suivi d'une sorte de « Oh ! » ou de « Eh ! », je n'en étais pas sûr, jusqu'au moment où j'étais entré dans une laverie, et, à mesure que je parlais, ma crise s'étiolait et me quittait et mes coudes, comme ramollis, glissaient le long de la tablette en verre du guichet. L'homme qui m'écoutait m'a dit très gentiment, en utilisant plusieurs fois l'expression « Mon cher monsieur », qu'il était désolé mais qu'il ne pouvait rien pour moi, que nous étions dans un commissariat, et que je devais céder la place à ceux qui attendaient derrière moi, le tout avec tant de cordialité et de courtoisie que j'ai cru ne pas devoir tenir compte de ce qu'il disait et j'ai entrepris de répéter encore une fois ce que j'avais dit, revenant sur l'individu qui m'avait appelé par la fenêtre, sur le « Oh ! » ou le « Eh ! » qui avait suivi, sur la boutique de lingerie, sur l'homme qui m'avait expulsé de la banque, et j'ai répété tout cela en tendant mes mains où la chose, je l'ai remarqué

aussitôt, ne ressemblait plus exactement à la chose. J'ai interrompu mon récit et compris qu'elle avait grandi.

— Et les objets trouvés ? Où se trouve le service des objets trouvés ?

L'agent du guichet reprenait sa litanie de « Mon cher monsieur » quand, derrière moi, a surgi une jeune fille dont les pleurs m'ont fait me retourner. Elle avançait droit vers moi, le regard planté dans le mien. Elle me disait quelque chose qui avait l'air très important, et l'idée que je me trouvais face à celle à qui appartenait la chose m'a arraché également des larmes, mais si la jeune fille pleurait du désespoir d'avoir perdu son bien, je pleurais, moi, du bonheur de pouvoir en un mot, en un geste, faire cesser ses larmes à elle par la restitution de ce qu'elle avait peut-être cru perdu ou volé par une ordure qui l'avait fait courir jusqu'ici, dans le même commissariat que moi, où elle m'avait aussitôt vu et reconnu.

Je l'ai accueillie avec un large sourire, un sourire presque christique — je l'ai senti —, si large qu'elle a interrompu son discours pour examiner le creux des mains que je lui tendais, et, par ce geste, se mêlaient à la fois l'idée de la restitution de la chose et l'invitation fraternelle à tomber dans les bras l'un de l'autre. Elle a regardé la chose, m'a regardé, a regardé la chose à nouveau, et m'a bousculé pour se précipiter au guichet qui s'est recouvert de traces de transpiration sous ses mains moites. L'agent de police a sorti un formulaire jaune qu'il a étalé sur la tablette et complété sous la dictée chaotique de la jeune fille.

Ahuri, j'ai crié. Car c'était encore mon tour, car cette fille qui sortait d'on ne sait où n'avait pas pris de ticket, contrairement à moi, car j'avais attendu des heures, assis là, avant de pouvoir accéder à ce guichet où j'étais encore en droit de rester, car, moi aussi, j'avais des choses à dire dignes d'être recueillies sur ce formulaire jaune et, tandis que je tapais du poing sur la vitre qui me séparait de l'agent de police, deux policiers sont apparus par une porte sale et m'ont expulsé du commissariat sans rien vouloir entendre du récit que je reprenais pourtant pour eux.

L'eau et le gaz

Chez moi, j'ai posé la chose sur la table, j'ai tiré une chaise, je m'y suis assis. J'ai posé mon menton sur la table et j'ai observé la chose. L'observation a duré toute la nuit car je voulais agir avec le plus de méthode, de logique et de rigueur dont j'étais capable. Je savais combien mon raisonnement pouvait parfois se précipiter et je souhaitais observer, vérifier, expérimenter comme un véritable scientifique. Des scientifiques, j'en avais vu, comme tout le monde, à la télé, dans des films. Et tels qu'on me les avait montrés, je me les figurais calmes, méthodiques et froids.

Parfois, je me levais pour réfléchir en marchant – les scientifiques faisaient ça –, puis je me rassois sur une autre chaise et découvrais la chose sous un nouvel angle.

Mon regard tentait de percer la gangue épaisse déjà formée autour de la chose par ma fascination – qui, avec ma passion furieuse et expéditive pour la spéculation, s'était empressée de l'enrober d'une couche

d'explications contradictoires – et, comme un germe qui cherche dans la membrane d'une cellule l'encoche qui lui permettra de se faufiler, mon regard dirigeait sur la chose les idées les plus pénétrantes et pointues avec une excitation qui couvrait mon corps de sueur. Aux bords de mes yeux, agitant de leur effervescence laborieuse la gelée grise de mes prunelles, tous mes sens se penchaient sur la chose, comme des chirurgiens munis d'instruments d'opération sur le corps de leur patient.

Pourtant, la chose résistait, et, désespéré de parvenir un jour à briser son mystère, je lui appliquais le bloc entier et irrégulier de mes connaissances en cherchant l'angle et la position qui permettraient de faire correspondre les rentrants de celui-ci aux aspérités de celle-là et, inversement, comme dans un jeu d'emboîtement, les lacunes de celle-là aux saillants de celui-ci.

Toute la nuit, je n'ai cessé d'observer la chose et suis resté assis face à elle comme l'on reste assis face à une œuvre d'art accrochée au mur.

Il était évident que j'étais en présence d'un objet remarquable que je devais de toute urgence restituer à l'humanité et, par conséquent, à l'un de ses représentants les plus éminents, car il était aussi évident que seul l'un de ses représentants les plus éminents pouvait posséder une telle chose, car il ne faisait pas de doute que cette chose n'avait pu naître, germer, éclore ou tout simplement apparaître *ex nihilo* du béton crasseux, et je voulais bien admettre un miracle mais pas celui-là, et si miracle il y avait

– et cela, j’ai commencé à le croire alors que le ciel s’éclaircissait de fils lumineux –, il résidait dans le fait incroyable et prodigieux de m’être trouvé là où je m’étais trouvé, et d’avoir baissé les yeux là où je les avais baissés.

Au moment où j’ai pris conscience de ce que tout désignait en moi comme une *élection*, j’ai cru que je serais pris d’une crise sans égale qui m’aurait rendu fou, mais une force m’a pénétré comme si l’on insérait pour la première fois dans mon corps mou un squelette sur lequel chacun de mes organes était venu s’accrocher en abandonnant leur errance flottante de toujours.

La chose mesurait six virgule trois centimètres de long et quatre virgule huit centimètres de large. D’aspect dur et sec, et de forme plutôt oblongue, elle révélait à certains endroits bien circonscrits une mollesse. Brune dans l’ensemble, elle possédait des taches presque noires et rugueuses. Un dessin, un motif semblait, mais je n’en étais pas sûr, apparaître sur le dessus de la chose, la pulpe de mon index paraissait d’ailleurs plus sûre de cela que mes propres yeux. Sur quelques feuilles de papier, j’ai voulu en reproduire l’entrelacs délicat de striures et d’ondulations, mais chaque tentative s’est avérée infructueuse.

Découragé, je me suis levé pour aller m’affaler sur le canapé. En contournant la table, l’un des dessins que j’avais faits m’a sauté aux yeux : *WIEN*. C’est ce qui apparaissait sur l’une des feuilles de papier depuis ce côté-ci de la table : *WIEN*.

Je me suis rué sur la chose, l'ai tournée dans tous les sens, sans pouvoir y retrouver les lettres. J'y ai posé le doigt, et j'ai senti le *W*. Puis, le *I*. Le *E* et le *N* sont venus ensuite. *WIEN*. Encore une fois, j'ai déchiffré la chose du bout du doigt. Puis à plusieurs reprises. Et chaque fois, les lettres *WIEN* sont apparues.

J'ai fait un tour complet de la table, puis un deuxième, avant de m'asseoir à nouveau.

Vienne ? La ville de Vienne... En Autriche. La chose me criait d'aller à Vienne.

J'ai fermé les compteurs d'eau et de gaz. J'ai rempli une petite valise. La chose, je préférais la garder dans la main.

J'ai voulu prévenir Katia, mais je me suis ravisé, avant d'écrire sur l'une des feuilles qui restaient sur la table *Chère Katia*. Je n'ai rien écrit de plus car je l'ai déchirée et j'ai quitté l'appartement en direction de la gare.

Par la fenêtre du train

Le train dans lequel je voyageais devait s'arrêter à Munich pour une correspondance. J'étais installé près de la fenêtre d'un compartiment vide. Le train était encore à quai quand une sorte de musique et des éclats de voix ont surgi dans le couloir. Quatre Arabes plutôt jeunes sont entrés en criant : « Braaah ! Braaah ! » L'un d'eux agitait une enceinte qui crachait un son saturé. Leur musique étendait autour d'eux un territoire mobile dont ils devenaient les maîtres à mesure qu'ils avançaient, et duquel tout individu se sentait soit l'intrus, soit le prisonnier. De chaque geste, de chaque intonation, de chaque partie de leurs corps, jaillissait une violence qui, à tout instant, se cherchait un objet et qui, faute d'en trouver un, menaçait de se transformer en démente. Heureusement pour moi, l'un des sièges du compartiment a attiré leur attention : ils l'ont pulvérisé à grands coups de pied. Quelques gouttes d'urine ont trempé mon pantalon. Je me suis levé. Les Arabes m'ont insulté de